

CHAPITRE XVII

La route du Nil au Congo. — Les Basoko et les chasseurs d'hommes. — Les décmvirs de l'Issanghi, frères de sang de Hanssens. — Mort de Courtois. — Les Vouenya des Stanley-Falls. — Wester et Amelot chefs de la station de Stanley-Falls.

LA rivière que Stanley appelle Arouhouimi-Biyerré, porte en réalité, écrit Hanssens, le nom d'Oubingi; ses deux rives sont habitées par les Basoko, tribus qui le disputent en sauvagerie et en cannibalisme aux peuplades de l'Iboko. - Le point où l'Oubingi se jette dans le Congo est de la plus haute importance géographique; selon toutes probabilités, cette rivière est la voie de communication future entre les bassins du Congo et du haut Nil.

A l'époque où Hanssens arrivait au confluent de l'Oubingi, un illustre voyageur africain, le général Gordon-Pacha, acceptait de S. M. Léopold II l'offre de succéder à Stanley en qualité d'agent général de l'Association internationale.

Cette mission, qui répondait si bien à la passion pour les expéditions lointaines du général anglais, alors gouverneur au Soudan égyptien, eût résolu le problème hydrographique de l'Oubingi. Gordon émettait la possibilité de rejoindre l'expédition de Hanssens en remontant le Nil blanc jusqu'au lac Albert Nyanza, et de là, en descendant le Népoko, branche supérieure de l'Oubingi. Malheureusement le gouvernement anglais repoussa le projet de Gordon; le ministre, M. Gladstone, fit appel au dévouement de l'héroïque général pour arrêter les progrès du madhi, chef de bandes innombrables d'Arabes, de sectateurs fanatiques qui ravaageaient l'Égypte.

Gordon en référa au roi des Belges, qui le releva de sa promesse. On sait comment finit l'aventureux général anglais : esclave de son devoir, fidèle exécuteur des ordres que lui avait transmis son gouvernement, il mourut assassiné dans la citadelle de Karthoum, tombée au pouvoir du Madhi, après un siège héroïquement soutenu pendant de longs mois.

Le problème de l'Oubingi est toujours à résoudre; mais les explorations successives du docteur allemand Schweinfurth et du docteur russe Juncker ont révélé l'importance de ce cours d'eau confondu sous les noms d'Ouellé, de Népoko, d'Arouhouimi, de Ouerré et d'Oubingi.

En décembre 1883, Stanley avait vainement essayé d'acheter le district des Basoko; le capitaine Hanssens devait encore une fois être plus heureux que l'agent supérieur de l'Association et acquérir, à deux kilomètres en amont du point de jonction du fleuve et de son affluent, une concession aussi vaste que bien située.

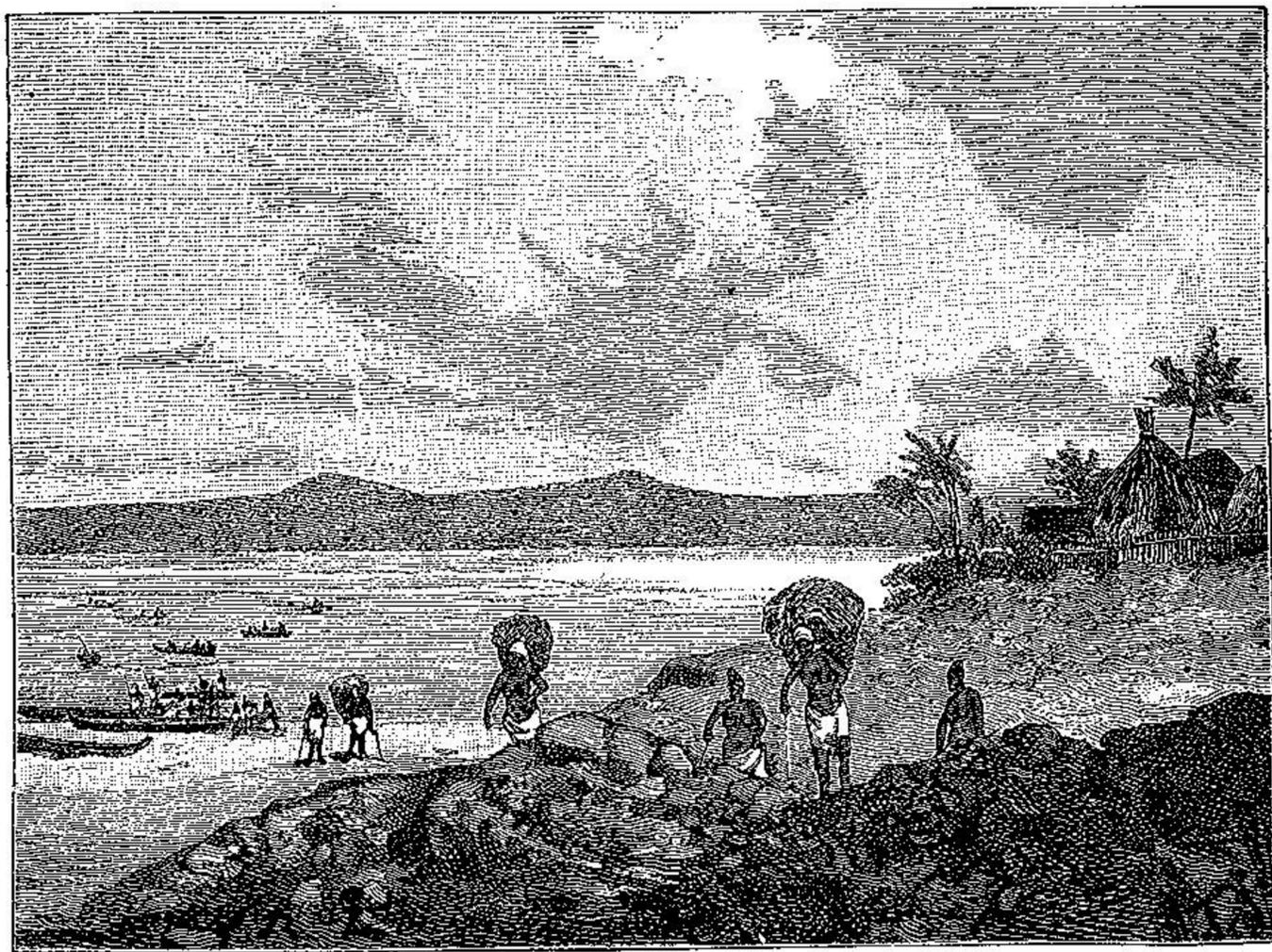
Ce succès ne fut pas obtenu sans peine; Hanssens dut recourir à toutes sortes de combinaisons pour vaincre l'opposition des Basoko à l'établissement d'étrangers sur leur territoire.

Naturellement insociables, les Basoko l'étaient devenus davantage encore lors de l'arrivée de Hanssens, en raison d'événements tout récents provoqués par les Arabes chasseurs d'hommes de la côte occidentale.

On sait que les bandes d'Abed-ben-Selim et consorts avaient poussé naguère leurs razzias infâmes en aval des Stanley-Falls; leur exemple avait été imité depuis, et les traitants de la côte occidentale, après avoir dépeuplé tour à tour les districts riverains du lac Tanganika, établi le centre du commerce du bois d'ébène à Oudjidji, occupé ensuite le poste

de Nyangwé, sur le cours supérieur du Congo, en aval des chutes de Stanley, visaient à établir à l'embouchure de l'Oubingi un rendez-vous de chasse à l'homme.

Nous ne pouvons passer outre sans exposer sommairement ici le système commercial des traitants arabes : voici comment procèdent en général les imitateurs d'Abed-ben-Selim : ils racolent ou achètent quelques centaines de flibustiers, de mendiants arabes sans feu ni lieu, d'esclaves de toute pro-



LE CONGO A NYANGWÉ.

venance et distribuent à chacun d'eux des fusils et des munitions en quantité suffisante pour les besoins d'une expédition assez longue. Puis ils conduisent ces hordes affamées dans les contrées riches et fertiles dont les habitants n'ont qu'un armement primitif : lances, boucliers, arcs et javelots.

En un clin d'œil tout ce qui est utilisable dans la contrée est pillé, ravagé ou détruit : les hommes massacrés s'ils sont impotents, et fait prisonniers s'ils sont valides, les femmes violées et emmenées à la chaîne pour être vendues dans d'autres régions, les enfants capturés dans le

même but, l'ivoire empaqueté et vendu sur les marchés de Nyangwé, d'Oudjidji ou de Zanzibar, et enfin les villages livrés aux flammes.

Lorsque ces pillards se retirent, le pays est appauvri pour de longues années. Le désastre est pire que celui occasionné par une nuée de sauterelles dans un champ de céréales; la récolte peut reparaître l'année suivante, tandis que les forêts, les plantations, les villages détruits ne reparaissent plus.

« Pendant longtemps, écrit Hanssens, les traitants de la côte occidentale avaient limité au district de Nyangwé leurs razzias et leurs fureurs incendiaires, mais depuis 1877 Stanley leur a enseigné le chemin de l'ouest; ils se sont avancés progressivement jusqu'aux Falls, et, encouragés par les bénéfices, ils ont, dans l'année 1883, mis à feu et à sang toute la zone qui sépare les chutes de la rivière Oubingi.

« De toute cette contrée, autrefois si populeuse et si riche, il ne reste plus, racontent avec effroi les natifs basoko, que des monceaux de cendres, et des racines: c'est navrant !...

« Heureusement notre expédition arrive à temps pour mettre une barrière à ces déprédations; mais les populations basoko, encore sous l'impression de la terreur que leur a fait éprouver l'invasion des traitants arabes, suspectent notre bonne foi, se montrent peu disposées à écouter nos propositions conciliantes et refusent de croire à la protection que leur donnera contre les chasseurs d'hommes le drapeau de l'Association.

« L'arrivée de notre flottille a donc provoqué le sauve-qui-peut de la population incapable de prendre les armes, et une levée de boucliers de toute la population valide. Les tambours de guerre ont été battus dès l'apparition de nos steamers, les escarpements de la rive se sont garnis d'une foule compacte de guerriers fermement décidés à défendre pied à pied leur territoire.

« En présence de cette attitude, j'ai temporisé. Au lieu d'aborder à la rive droite de l'Oubingi, sur laquelle se trouvent les villages, j'ai établi mon camp à la rive opposée.

« Des pirogues se sont aussitôt détachées de la rive droite, et elles se sont approchées jusqu'à une bonne centaine de mètres de nos steamers, pour observer nos manœuvres.

« J'ai profité de cet espionnage, pour amorcer les natifs et les attirer près de nous. Quelques pièces d'étoffes aux couleurs voyantes ont été étalées sur les bordages des bateaux; j'ai renouvelé le truc de mon speech aux Bangala.

« Après de longues hésitations, la cupidité l'a emporté sur la crainte; un canot s'est risqué jusqu'au flanc de l'*En Avant*.

« J'ai remis en toute hâte une pièce d'étoffe aux natifs qui montaient cette pirogue, en les priant d'aller dire aux chefs de la contrée que je venais en ami, dans l'intention de faire avec eux l'échange du sang et d'acheter des vivres et des bois.

« Les gaillards ont emporté mon étoffe, et jusqu'au lendemain je n'ai plus revu de pirogue basoko. »

Le 22, des canots arrivèrent en plus grand nombre encore que la veille; ils étaient chargés de bananes, de chicoanga, de poissons frais et secs, etc. Un marché fut improvisé près du camp des mundelés; les natifs, alléchés par les marchandises d'échange apportées par les steamers, cédèrent leurs cargaisons de vivres et se retirèrent en assurant le frère de Boula Matari qu'ils décideraient leur grand chef à lui rendre visite.

Le 23 juin, une heure avant le lever du soleil, tandis que les falaises de la rive droite étaient encore noyées dans les derniers brouillards de la nuit, les tambours et les trompes réveillaient les échos du fleuve et des îles de leurs assourdissants éclats.

A six heures, un essaim de petits canots basoko, pressés contre les flancs d'une pirogue monstrueuse portant quarante pagayeurs debout et dix personnages coiffés de gigantesques bonnets piqués de plumes de perroquet gris, nageaient vers le camp des mundelés en faisant jaillir l'écume et soulevant les lames du fleuve sous leurs proues effilées.

Bientôt les équipages de cette flottille indigène encombrèrent les espaces libres entre les tentes des mundelés et fraternisèrent avec les hommes de couleur de l'expédition.

Hanssens et Amclot, après avoir confié Courtois malade à la garde du lieutenant Wester, s'avancèrent au-devant des dix personnages basoko amenés par la pirogue monstrueuse.

Ces dix personnages sont les potentats, les décemvirs basoko. Le district de l'Oubingi, connu sous le nom d'Issanghi, n'est pas gouverné par un seul makoko; les villages de cette région forment une sorte de confédération républicaine, où le pouvoir est exercé par les dix notables les plus riches et les plus puissants.

Amclot fait judicieusement remarquer au capitaine Hanssens, tandis que ce dernier écoute les explications des chefs nègres, que les dix doges de l'Oubingi ont un aspect uniformément rébarbatif; ils semblent avoir fait tous leurs efforts pour s'enlaidir, pour se rendre hideux, repoussants; ils sourient parfois en montrant, comme des dogues hargneux, deux

rangées d'incivises aiguës et menaçantes. Leur costume est indescriptible; ils ont sans doute oublié de s'habiller, soulignait Amelot.

Mais leur armement est remarquable. Chacun d'eux porte une lance au manche sculpté et d'une longueur de deux mètres; autour des reins, un ceinturon de peau de buffle rouge rattache à leur corps une superbe dague semblable à un cimeterre de mameluck, et dont la lame ciselée est engagée à demi dans un fourreau en bois d'un noir d'ébène, monté en fer. Leurs boucliers également noirs, sont assez grands, pour les déguiser entièrement, à l'occasion, à la vue de leurs interlocuteurs.

L'un d'eux, qui paraît être le doyen d'âge des décemvirs, porte la parole au nom de ses collègues. Il déclare que la population basoko, plus nombreuse et plus forte que celle des Mayoumbé (district situé en aval de l'Oubingi), opposera une résistance acharnée aux chasseurs d'hommes, qu'ils soient noirs ou blancs, fils de l'Orient, frères d'Abéd-bén-Selîm ou enfants de Boula Matari.

« Mais, réplique Hanssens, les enfants de Boula Matari ne sont pas des marchands d'esclaves; ils donnent aux populations riveraines du Congo des marchandises du mpoutou en échange de provisions alimentaires. Les mundelés sont d'ailleurs décidés à faire eux-mêmes aux chasseurs de nègres une guerre sans trêve ni merci.

« Déjà les enfants de Boula Matari occupent une position importante en aval de l'Issanghi, sur une île du fleuve à une faible distance des sept cataractes. La garnison de ce poste avancé des mundelés s'opposera à des invasions nouvelles de traitants arabes.

« Si les chefs de l'Issanghi veulent y consentir, les mundelés bâtiront auprès de leurs grands villages de l'Oubingi une ville, une forteresse armée de fusils, bien approvisionnée et contre les défenseurs de laquelle viendront se heurter impuissantes les hordes de bandits aux burnous blancs. »

Ces déclarations parurent exercer sur les auditeurs de Hanssens une impression favorable. Les décemvirs basoko se retirèrent pour délibérer un instant; leur porte-voix revint seul auprès des mundelés, et il invita Hanssens à passer sur la rive opposée, où l'on traiterait définitivement des conditions de cession d'un terrain.

Le capitaine accepta l'invitation, mais au préalable il leva le camp et fit transporter le malheureux Courtois, dont l'état s'aggravait d'heure en heure, dans la cabine d'arrière de l'*En Avant*. Le malade avait été pris dans la matinée d'hématurie, et, bien qu'ayant conscience de son mal incu-

rable, il conservait un courage héroïque et disait à Wester, en lui montrant le sang qu'il venait de rendre :

« *All right*, mon cher lieutenant, c'est complet maintenant... Vous commanderez seul la station des Falls, je ne verrai pas même l'île d'Ouana-Rousari. »

Wester et Amelot redoublèrent de soins auprès du malade, pendant que Hanssens se rendait avec trente Zanzibarites bien armés à l'invitation des chefs basoko (invitation qui pouvait n'être qu'un guet-apens).

Les décevirs reçurent le capitaine avec de grands honneurs, aux abords d'un important village de la rive droite sis à deux mille mètres du confluent de l'Oubingi.

Ils conduisirent Hanssens devant une construction entièrement fabriquée avec d'énormes défenses d'éléphant et abritant une idole en bois ayant les dimensions d'un homme de taille moyenne, peinte en rouge écarlate, avec des yeux noircis au charbon, une longue barbe tressée en pointe et des cheveux crépus, restes d'une tête ayant appartenu à quelque misérable esclave scalpé jadis.

Devant ce temple d'ivoire, église du culte basoko appelée *meskiti*, on procéda à la cérémonie de l'échange du sang entre le mundelé et l'un des décevirs.

En cette circonstance, la patience de Hanssens fut cruellement mise à l'épreuve. Pendant plus d'une heure, avec des cris stridents, des paroles injurieuses, au milieu des bruits assourdissants de l'assistance, chaque décevir, chacun des dix potentats basoko revendiqua le droit et l'honneur de devenir frère de sang de l'homme blanc.

Chacun des dix intéressés, accrochés de droite et de gauche aux bras et aux jambes du capitaine, le tiraillait, lui esquissait son plus aimable ou plutôt son plus hideux sourire, le suppliait du geste, du regard, de la voix, de s'unir à lui par les liens indissolubles de la fraternité du sang.

Le malheureux voyageur se débattait vainement contre ses dix antagonistes, décochait, quand il le pouvait, un vigoureux coup de poing sur le nez ou sur l'œil des aspirants au doux nom de frère, procédé qui ne lui aliénait pas du tout les sentiments par trop affectueux de la victime; mais insensiblement ses forces s'épuisaient; il appela à son aide les Zanzibarites guidés par Hamoud, et leur ordonna de le délivrer, voire même à coups de crosse, des étreintes trop fraternelles des seigneurs basoko.

Les trente serviteurs mirent à obéir à leur maître un empressement exagéré au gré des décevirs à qui ils enfoncèrent les côtes et démolirent bras et jambes.

Dès lors les personnages se montrèrent moins acharnés à réclamer le titre de frère du mundelè, et sur la proposition de Hanssens ils convinrent de laisser cette prérogative au plus jeune d'entre eux.

Le moins âgé des dix n'était ni moins laid ni plus aimable que ses collègues, mais il avait des chances de vivre plus longtemps qu'eux et de remplir durant de longues années à l'égard des mundelès les promesses qu'il allait solennellement contracter.

La populace basoko, satisfaite de l'issue drolatique de la petite guerre que s'étaient livrée ses seigneurs et maîtres, acclama la décision du mundelè et assista silencieuse et recueillie à l'ordalie de la fraternisation.

Laissons la parole au capitaine Hanssens qui raconte ainsi la fin de cette cérémonie désagréable :

« Les dix chefs de la contrée se tenant par la main se sont approchés de moi et se sont rangés en ligne à ma gauche, le plus jeune d'entre eux, celui que j'avais désigné, me tenant de ce côté, par le bras.

« Un jeune chevreau a été égorgé devant nous, en présence de toute la population du village grossie des badauds de tout le district.

« Chacun des chefs est allé successivement recevoir dans le creux de la main une partie du sang jaillissant de la blessure et s'en est frotté la figure, le buste et les épaules, puis chacun à son tour est allé prendre une seconde poignée du sang du chevreau et m'en a barbouillé les parties du corps similaires.

« Il m'a fallu, bon gré, mal gré, ouvrir ma chemise, retrousser mon pantalon et me laisser frictionner par ces dix paires de mains couvertes de sang.

« On conçoit comment j'étais arrangé après une aussi dégoûtante opération. Je n'ai eu d'autre ressource que de me mettre dans le costume favori des dames d'Oupoto (moins la ceinture), et de courir me plonger dans les eaux du fleuve qui fort heureusement n'étaient pas hantées en cet endroit par les alligators.

« Ce n'est qu'après une savonnée énergique que je suis parvenu à effacer les traces de la cérémonie.

« Je me hâte d'ajouter que comme compensation à ce désagrément j'ai eu la satisfaction de conclure un traité qui rangeait tout le district basoko sous le protectorat de l'Association et m'accordait une concession magnifique, où j'ai aussitôt planté le drapeau bleu et laissé un poste de trois Zanzibarites.

« C'est un triomphe, une acquisition peu onéreuse. Cependant je ne

tiendrais pas à devoir fraterniser tous les jours de la même façon; mon stock de savon n'y suffirait pas!... »

La satisfaction du capitaine Hanssens devait être de courte durée. De retour à bord de l'*En Avant*, le chef de l'expédition, heureux à la pensée d'instruire ses compagnons de voyage du succès de ses négociations, se heurtait aux visages consternés d'Amelot et de Wester.

Pendant l'absence du capitaine l'indisposition de Courtois avait pris un caractère aigu; la fièvre bilieuse, cette ennemie implacable du voyageur africain, compliquée d'hématurie, avait terrassé la robuste constitution du pionnier; dans les courts intervalles des violents accès de la fièvre le malade demeurait dans un état de prostration absolu.

Hanssens résolut aussitôt de prolonger le séjour de l'expédition à l'embouchure de l'Oubingi pour éviter à son compatriote les épreuves exténuantes de la navigation fluviale. On dressa de nouveau la tente du malade sur un point salubre de la rive droite, et durant deux nuits et deux jours Hanssens, Amelot et Wester s'installèrent à tour de rôle à son chevet.

Le 25 juin, les soins intelligents et pratiques de ses dévoués compatriotes avaient provoqué une légère amélioration dans l'état de santé de Courtois, qui supplia instamment Hanssens de ne pas différer plus longtemps le départ de la flottille.

« De grâce, commandant, répétait le pauvre malade, partons, partons d'ici! Mes prévisions étaient peut-être pessimistes, je pourrai voir l'île Ouana-Rousari et mourir à mon poste de commandant des Falls-Station. »

Cédant à ces sollicitations pressantes, le capitaine fit transporter Courtois, avec toutes les précautions voulues, à bord de l'*En Avant*, et l'installa le plus confortablement possible dans son étroite cabine.

Malheureusement c'était une amélioration trompeuse et deux heures après son transport sur l'*En Avant* l'infortuné Courtois, en proie au délire le plus violent, prononçait des paroles sans suite, demandait aux personnes de son entourage des objets qu'ils ne pouvaient lui donner, et comme froissés de leur refus involontaire, il entra dans des transports furieux, essayait de sauter de son lit et frappait à coups de poing redoublés les amis dévoués qui assistaient, le désespoir dans l'âme, à cette cruelle agonie.

« Dans la nuit du 25 au 26, écrit le voyageur Amelot, je veillais mon infortuné camarade, et je l'entendis murmurer à diverses reprises, mais très doucement : « Anvers!... Anvers!... Belgique!... » Telles furent ses dernières paroles.

« A six heures du matin, le capitaine Hanssens vint me rejoindre; nous essayâmes vainement, pour rendre quelque force au pauvre agonisant, de lui faire avaler du lait et du vin coupé d'eau; son estomac refusa toute nourriture.

« A sept heures, le râle commença et ne laissa pas le moindre espoir de sauver notre infortuné compatriote; à huit heures, un violent hoquet agita le malheureux, sa respiration s'accéléra, une contraction nerveuse menaça de le jeter hors de sa couche; Hanssens tendit les bras, et le saisit pour le remettre sur le lit... Le capitaine n'étreignit qu'un cadavre... Ernest Courtois venait de rendre le dernier soupir sans avoir repris connaissance, et sans que sa physionomie présentât la moindre trace de souffrance. »

Sur le seuil de la cabine, les hommes de couleur se pressaient pour avoir des nouvelles du « bon docteur » qui leur avait tant de fois donné des soins et qu'ils idolâtraient.

Au premier rang se tenait le Zanzibarite Mahomédi, domestique de Courtois, sollicitant la permission de saluer comme d'habitude le maître qu'il adorait. Ce brave garçon vit couler des larmes sur les joues amaigries par les veillées du capitaine Hanssens et d'Amelot; il comprit aussitôt toute la vérité, ses gémissements et ses pleurs apprirent aux équipages la perte irréparable que l'expédition venait de subir.

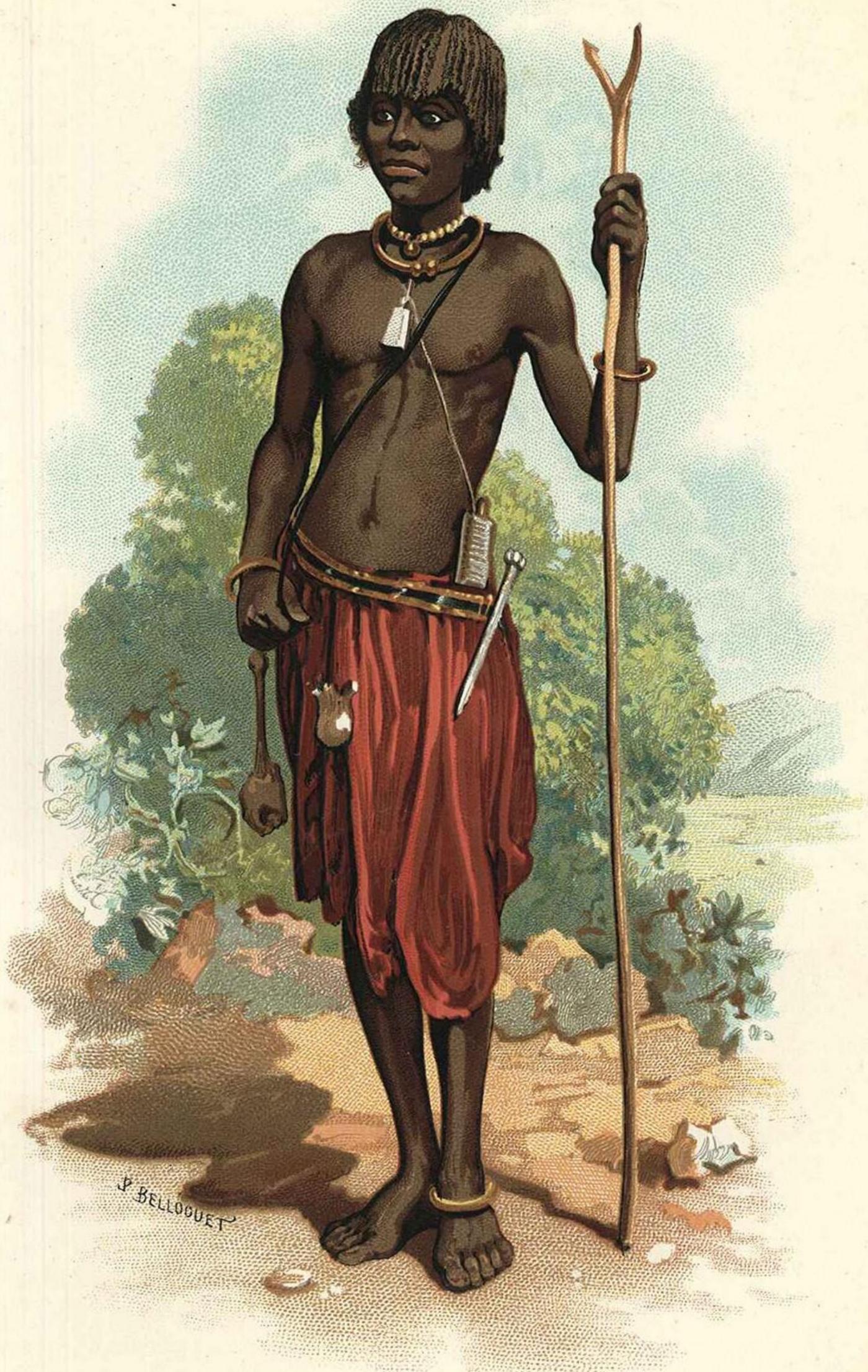
Dans l'après-midi du 26, la dépouille mortelle d'Ernest Courtois fut transportée à terre et ensevelie sur la rive droite, à environ huit lieues du confluent de l'Oubingi.

Sa tombe a été creusée sur l'emplacement d'un marché indigène abandonné, sous une superbe voûte de verdure; elle est reconnaissable au monumental mausolée de pierres que les compagnons de l'infortuné voyageur ont élevé pour soustraire les mânes d'un ami et d'un compatriote aux fauves appétits des natifs, qui sont tous anthropophages dans cette région.

En annonçant à ses amis d'Europe le décès de son regretté compatriote, le capitaine Hanssens s'exprimait en ces termes :

« La mort, qui depuis mon départ de Léopoldville avait épargné l'expédition, vient de faire une victime parmi les Européens qui me secondaient. Ernest Courtois, un grand beau garçon, solide comme un chêne, et qui paraissait taillé pour vivre cent ans, est décédé entre mes bras, après douze jours de maladie.

« Courtois avait été engagé par l'Association en qualité de pharmacien, et il avait quitté l'Europe au mois d'août 1883. Après un court séjour à

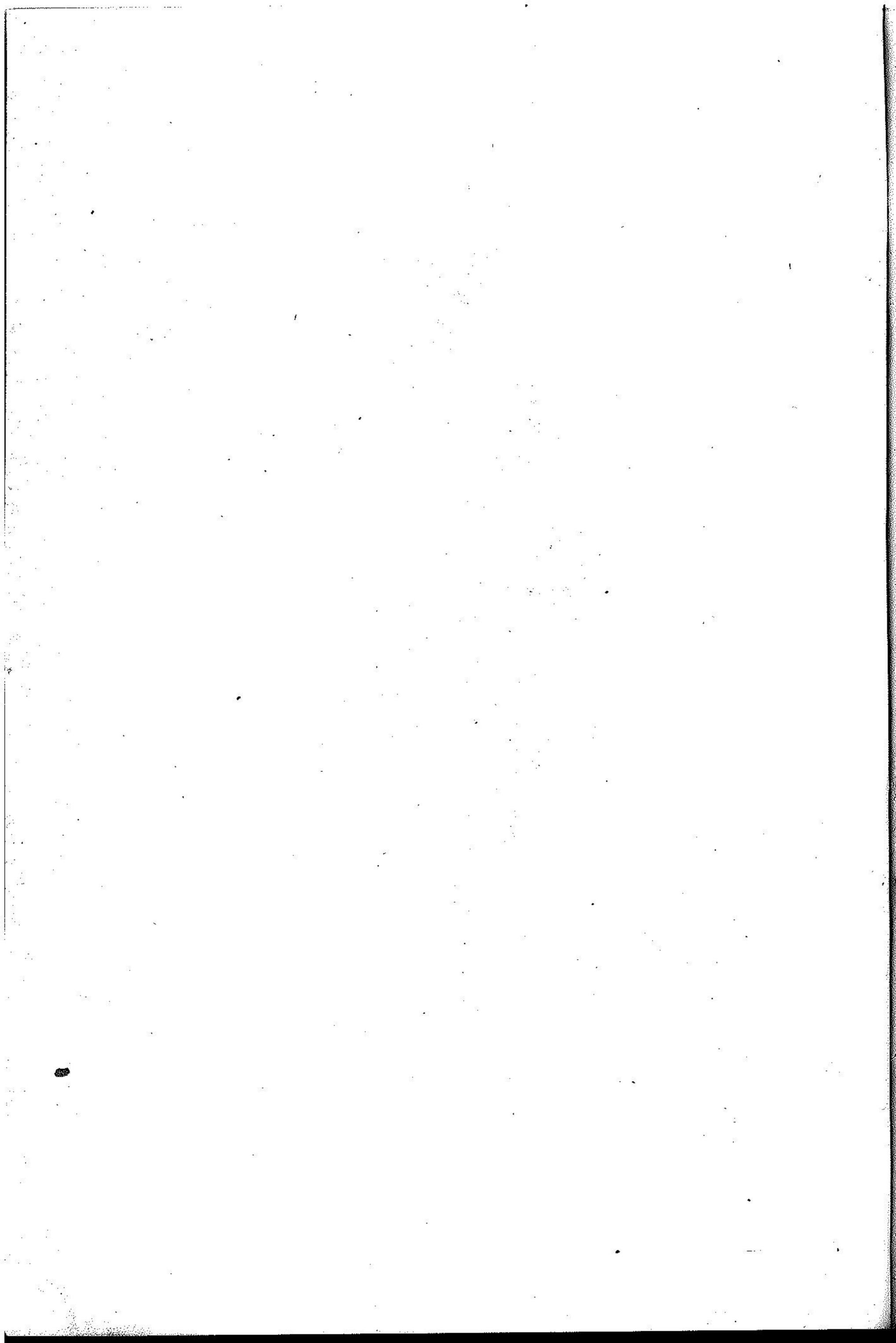


P. Maes, Editeur, Bruxelles.

Imp. A. Mertens, Bruxelles.

CANNIBALE

(Environs de Stanley-Falls)



Vivi, il avait été dirigé sur Léopoldville, où il a résidé depuis comme adjoint du docteur Van den Heuvel.

« Doué de précieuses et sympathiques qualités, il n'avait pas tardé à être distingué par ses chefs, et en mars 1884 Stanley l'avait nommé commandant du poste avancé des Falls.

« C'est en se rendant à son poste que Courtois a succombé, victime de l'inexorable fièvre bilieuse.

« La perte douloureuse que l'Association vient de subir laissera un



ENTERREMENT D'ERNEST COURTOIS.

grand vide dans les rangs des agents enrôlés en Afrique sous l'étendard bleu étoilé d'or.

« Courtois possédait à un très haut degré les qualités requises pour rendre les plus éminents services à l'œuvre du Congo. Intelligent, actif, dévoué, il était toujours prêt à payer de sa personne, et c'est avec le plus vif empressement qu'il se mettait à la besogne quand il était chargé d'un travail quelconque.

« Pendant son séjour à Léopoldville, il s'était rendu utile en assistant le docteur Van den Heuvel dans l'accomplissement de ses devoirs de méde-

cin. Pendant mon voyage, je l'avais chargé du service médical des blancs et des équipages, et il s'était acquitté de ses fonctions avec le plus grand zèle. Il avait élaboré de nombreux projets pour le fonctionnement de la station des Falls; il rêvait d'en faire une station modèle.

« Dans ses relations avec les indigènes, il déployait un tact et une patience réellement remarquables. Il savait s'abaisser à leur niveau, se prêter à leurs fantaisies, amuser ces grands enfants avec des riens et les amener insensiblement, et sans qu'ils s'en aperçussent, au but que nous avions en vue.

« Il m'a été d'un grand secours dans la conclusion des traités avec divers chefs du haut Congo, et j'avais en lui un collaborateur précieux. Sa nature sympathique, son caractère jovial et enjoué, faisaient de lui le plus aimable compagnon de route; il avait conquis d'emblée l'amitié de tous les blancs du voyage et l'attachement de tous les hommes de couleur.

« Sa mort a été pour tous un coup terrible, et longtemps encore nous pleurerons cette nouvelle victime du dévouement. »

Le capitaine Hanssens faisait suivre cette oraison funèbre de réflexions hypothétiques sur la mort d'Ernest Courtois.

« Tout blanc arrivant au Congo, écrivait-il, est condamné, à de rares exceptions près, à subir une forte fièvre qu'on pourrait appeler la *fièvre d'acclimatation*.

« Ceux qui ont la chance de la subir au début de leur séjour en Afrique, possèdent encore toutes leurs forces et y résistent en général; mais ceux qui, comme le pauvre Courtois, sont atteints de ce fléau impardonnable plusieurs mois après leur arrivée au Congo, alors que le climat a déjà pu produire sur eux ses effets débilitants, anémiant, n'ont plus la vigueur nécessaire pour supporter le choc et ils y succombent, hélas! en trop grand nombre. »

Lorsque l'épilogue du douloureux événement que nous venons de rapporter se fut déroulé, lorsque les blancs et les équipages de la flottille eurent, le cœur brisé, jeté des pelletées de terre et apporté des pierres sur la tombe du regretté pharmacien, les steamers, pavillons en berne, s'éloignaient du pays de l'Issanghi, voguant vers le poste des Falls.

En amont de ce coin du rivage basoko, où Courtois repose pour toujours loin de sa famille, les berges du Congo se relèvent, forment de sourcilleux escarpements, aux pentes ombragées par des forêts magnifiques; la largeur du fleuve est si considérable sur ce point, qu'il est impossible de l'apprécier à simple vue.

Le 30 juin, l'expédition campait à la nuit tombante dans un des îlots ombreux qui s'étendent devant le district des Mayombé.

Durant trois jours de navigation, Hanssens avait vainement mis en jeu tous les moyens de séduction, toutes les combinaisons pacifiques imaginables pour attirer les riverains; aucune de ses patientes tentatives n'avait abouti. Entre l'Oubingi et l'île frontière ouest du district Mayombé le passage de la flottille avait occasionné une profonde terreur.

A l'approche des steamers, les populations riveraines, femmes, enfants, guerriers, vieillards, abandonnaient les villages à demi ruinés des rives, se réfugiaient dans les lointaines forêts de l'intérieur, ou s'éloignaient à force de bras sur des pirogues longues et étroites. Cette panique était la conséquence des ravages et des cruautés que les bandes d'Abed-ben-Selim avaient commis dans la contrée et dont il a été parlé au commencement de ce chapitre. Les indigènes qui avaient pu se soustraire à ces razzias, étaient rentrés, après le départ des Arabes chasseurs d'hommes, dans leurs villages en ruine, mais à l'aspect d'étrangers, quels qu'ils fussent, ils éprouvaient un insurmontable effroi.

Cependant, en côtoyant le district des Mayombé, Hanssens constata un heureux changement : l'influence salutaire de la station des Falls s'était déjà étendue sur les peuplades existant en aval. Tous les chefs des villages devant lesquels passaient les steamers battant pavillon bleu rendaient visite à Boula Matari II, lui apportaient des présents, se déclaraient ses amis, ses enfants, et lui demandaient un drapeau « comme celui de l'île Ouana-Rousari ».

Les Mayombé reconnaissaient les pirogues à vapeur qui, sous la conduite de Stanley, avaient passé et repassé devant leur territoire, sans qu'il en résultât pour eux le moindre préjudice.

D'autre part, ils visitaient périodiquement le poste des mundelés, dans l'île Ouana Rousari, lorsqu'ils se rendaient chez leurs amis de l'est, les Vouenya des chutes, pour y échanger leur manioc et leurs bananes contre le poisson pêché dans les rapides; ils avaient vu le village de Bennie, enfant de Boula Matari, et constaté que ce mundelé bâtissait ses maisons et cultivait ses champs sans empiéter sur le domaine du voisin, sans chercher querelle aux faibles, payant comptant en beaux objets du mpoutou les articles qu'il achetait, protégeant les natifs toutes les fois que sa protection était nécessaire.

Les Mayombé avaient aussi remarqué que depuis l'arrivée du blanc dans la contrée les chasseurs d'hommes n'avaient plus reparu.

Aussi les chefs mayombé réclamaient-ils instamment la fondation d'une

station sur leur territoire, et Hanssens les mit-il au comble de la joie en leur promettant que leurs désirs seraient satisfaits à son retour du pays des Vouenya.

Le 3 juillet, la flottille expéditionnaire s'arrêtait à l'île Ouana-Rousari, devant le poste des Falls. Elle était au terme de son voyage.

« La situation choisie par Stanley en décembre 1883, pour établir la station extrême du Congo, le dernier jalon, sur les rives du fleuve, de la route interocéanique africaine, est magnifique, écrit Hanssens, et bien que ce point se trouve à plus de quatre cents lieues à l'intérieur et qu'il ne reçoive de communications du monde civilisé que deux fois par an, tous ceux qui y arrivent voudraient y rester. »

Si Ouana-Rousari est la plus ravissante des îles dont est parsemé le Congo, sa position géographique est aussi de la plus haute importance : c'est le trait d'union entre la côte orientale et la côte occidentale, la tête de ligne du bassin navigable du Congo, et c'est de là que partiront plus tard les expéditions dont la mission sera d'explorer le centre proprement dit du continent africain.

L'occupation de cette île est un coup de maître; par elle l'Association tient en main la clef de la zone équatoriale, et commande l'entrée du fleuve; pas une embarcation ne peut y être mise à flot sans l'assentiment du commandant du poste, et c'est ainsi qu'il sera possible d'en empêcher l'accès aux pirogues des chasseurs d'esclaves.

M. Bennie y vivait dans les meilleurs termes avec tous les chefs des environs. Les indigènes Vouenya attachent en effet un très haut prix à la conservation des blancs sur leurs terres; ils ont éprouvé leur faiblesse contre les traitants de la côte orientale, et ils comprennent que s'ils étaient privés de la protection des mundelés ils redeviendraient comme par le passé la proie des bandits d'Abed-ben-Selim et de ses pareils.

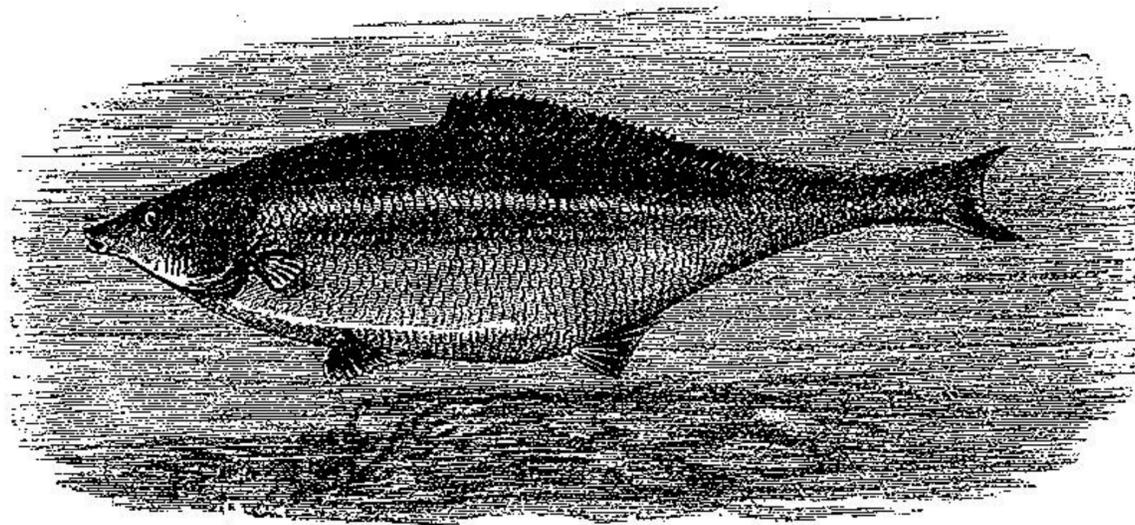
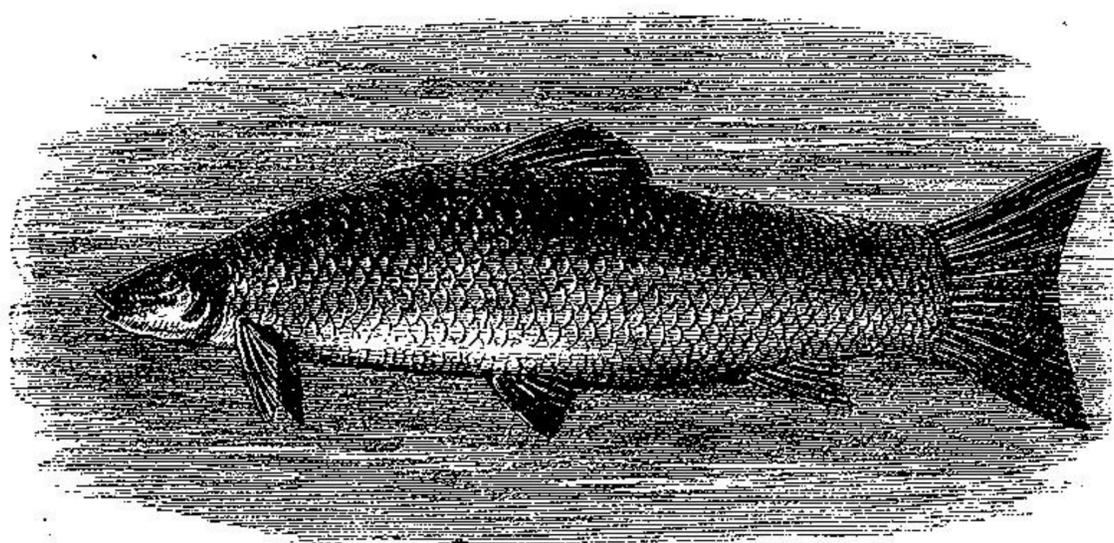
Les populations des bords des Stanley-Falls sont du reste pacifiques et industrieuses, quoique cannibales. Leur industrie spéciale est la pêche, qu'ils pratiquent de la manière suivante :

« De grands poteaux de vingt à trente centimètres de diamètres sont, dit Hanssens, placés verticalement par les natifs dans les interstices des roches qui constituent les cataractes de Stanley, et reliés à leur partie supérieure par des perches plus minces disposées transversalement. A ces dernières sont fixées des cordes en rotang qui retiennent de grandes nasses plongeant dans les eaux, au bas de la chute.

« Deux fois par jour, au lever et au coucher du soleil, de grands canots de pêche, montés par trente et parfois même quarante pagayeurs, vont

retirer ces nasses et recueillir, au risque d'être culbutés par les lames rugissantes, le poisson qu'elles contiennent.

« Le butin ainsi prélevé quotidiennement est considérable; on peut y admirer des poissons d'une taille dont il est difficile de se faire une idée en visitant les poissonneries de nos marchés d'Europe; j'y ai vu des sortes de brochets-géants, mesurant plus d'un mètre cinquante de longueur, et d'une grosseur proportionnée, d'autres poissons dont j'ignore le nom,



POISSONS DES STANLEY-FALLS.

ayant un petit museau rond et pointu, une queue d'une largeur démesurée, de grandes écailles luisantes d'une couleur brun pâle, mesurant environ soixante-dix centimètres de long et trente-cinq de tour; d'autres enfin, dont la tête rappelle par sa forme le groin des hippopotames et dont les écailles fines resplendissent comme des paillettes d'argent.

« Tous ces habitants de la zone aquatique sont indistinctement, gros et petits, communs et rares, à chair savoureuse ou coriace, séchés, fumés et vendus ensuite par des caravaniers aux populations de l'intérieur, en

échange de jarres d'huile de palme ou de graines oléagineuses, de corbeilles de pieds de manioc et de régimes de bananes. »

Ici comme en aval, depuis l'Oubika, les armes à feu, les mousquets à silex, sont entièrement inconnus. Les guerriers Vouenya sont armés de lances, de javelots (assagaies), de couteaux, d'arcs, de flèches et de boucliers; ils possèdent en outre, un nombre infini de trompes de guerre et de tambours. Quand ils vont au combat, ils trempent leurs armes de jet dans un poison végétal qui amène instantanément la mort; mais, sans craindre de s'empoisonner, ils découpent en tronçons, grillent et mangent à belles dents tout prisonnier ou blessé de guerre.

« Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon » disait un César romain, Vitellius, si nos souvenirs classiques sont fidèles: « le cadavre d'un ennemi constitue un mets excellent », disent les Vouenya, dont les goûts sont partagés par les Mayombé, les Basoko, les Oubika, les Bangala, en un mot toutes les peuplades des bords du Congo, en amont de la station de l'Équateur.

La traite des noirs a déjà reculé devant les agents de l'Association internationale; quant à ces monstrueuses hécatombes qualifiées par ces mots: « sacrifices humains », quant à l'anthropophagie, leur disparition complète du territoire de l'Afrique centrale n'aura lieu qu'après de longues années efforts, de patience et d'apostolat.

Vers la fin de l'année 1883, en décembre, il est utile de le rappeler ici pour mémoire, Stanley avait confié la « direction provisoire » des Falls au mécanicien anglais Bennie jusqu'à l'arrivée de Courtois désigné pour en devenir le commandant, avec le lieutenant suédois Wester pour adjoint.

La mort du jeune et courageux Courtois, dont la triste nouvelle était apportée par Hanssens à Ouana-Rousari, le 3 juillet 1884, changeait les dispositions prises par Stanley: Wester d'adjoint, devenait d'emblée commandant en chef de Stanley-Falls. Au moment de remettre ses pouvoirs à l'officier suédois, l'anglais Bennie informa Hanssens qu'il avait à régler lui-même à l'amiable un différend survenu entre deux chefs indigènes voisins qui avaient accepté son arbitrage.

Voici l'origine de ce différend:

L'un des deux contestants, Singué-Singué est le chef d'un village situé à l'intérieur même de l'île d'Ouana-Rousari. Katoukamo, l'autre partie adverse, est à la tête d'une île faisant face à la station, près de la rive gauche du fleuve.

Singué-Singué accusait Katoukamo de lui avoir dérobé les pieux,

auxquels les Vouénya attachent les nasses dont ils se servent pour prendre le poisson dans les cataractes. Le second ne niait pas le larcin, mais il se refusait à toute restitution, à moins que le premier ne consentît à lui payer une indemnité considérable. En d'autres termes, il fallait que le volé rachetât au voleur les objets dérobés : c'est d'ailleurs ainsi que les choses se passent parmi les populations primitives de l'Afrique centrale.

Singué-Singué, qui ne se souciait pas d'indemniser son voleur pour rentrer en possession de son bien, résolut de lui faire la guerre. Néanmoins, avant de commencer les hostilités, il alla consulter Bennie, qui parvint à arrêter un conflit immédiat en conseillant à Singué-Singué d'attendre l'arrivée des steamers, pour soumettre la question à l'examen de de Boula Matari ou de son successeur.

Dans la matinée du 4 juillet, le chef du village d'Ouana-Rousari vint exposer ses griefs au capitaine Hanssens, qui, assisté du mécanicien anglais, instruisit l'affaire.

Katoukamo fut mandé à la station ; le capitaine l'interrogea et, convaincu de sa culpabilité, le condamna à restituer les pieux volés et à renoncer à l'injuste indemnité qu'il réclamait à la partie lésée.

Katoukamo se soumit au jugement, mais, avec la mauvaise foi qui caractérise les nègres en général il chercha par toutes sortes de prétextes à en éluder les conséquences. Le 6 juillet, il n'avait encore fait aucune restitution.

Hanssens eut alors recours à un grand moyen : il signifia au retardataire qu'il allait lui envoyer deux mundelès, parmi lesquels M. Bennie, pour recevoir les objets en litige, et il ajouta que, s'il persistait à en refuser la restitution, M. Bennie lui reprendrait le drapeau bleu qu'il avait reçu naguère et que les blancs proclameraient partout que Katoukamo n'était plus sous leur protection.

Cette menace produisit l'effet attendu. Katoukamo, effrayé des conséquences qu'aurait pour lui le retrait de la protection des blancs, s'empressa de s'exécuter. La paix entre les deux chefs fut scellée à la station, en présence de la population des environs.

L'ascendant moral des mundelès avait suffi pour empêcher l'effusion du sang et pour éteindre un conflit qui aurait pu allumer une guerre générale dans la contrée : c'était là un résultat dont l'Association avait droit de s'enorgueillir.

La réconciliation de Singué-Singué et de Katoukamo avait amené aux Falls un grand concours de notables vouénya. Bennie leur fit ses adieux et les invita à reporter sur le lieutenant Wester le respect et l'attachement

qu'ils lui avaient toujours témoigné; ceux-ci vinrent à tour de rôle serrer la main du mécanicien en lui remettant des cadeaux divers, qui un poulet, qui un poisson, qui unealebasse, une trompe d'ivoire, un bec d'oiseau, une boîte de poudre sacrée, tous fétiches qui devaient préserver le monde des malheurs possibles, sa vie durant.

Amelot, qui assistait avec le plus vif intérêt à cette scène touchante, s'éprit spontanément du désir de prolonger son séjour en Afrique, au milieu des populations vouénya si affables, si reconnaissantes.

« Mon engagement au service du drapeau bleu vient d'expirer, dit-il à Hanssens, et je comptais retourner avec vous, mon capitaine, vers Léopoldville, pour regagner de là notre chère Belgique. Mais la place d'adjoint est vacante aux Falls-Station; ce poste, placé au centre d'une zone excessivement peuplée, nécessite au minimum la présence de deux blancs : M. Wester sera le premier, je vous offre d'être le second. Nous bâtirons une station sans rivale sur les bords du Congo, et nous enseignerons à ces cannibales peu farouches les devoirs de l'union et de la charité. Si vous y consentez, commandant, je resterai aux Falls jusqu'au prochain voyage des steamers; je prendrai ici ma revanche de Kimpoko, où mon désir d'être utile à l'Association a rencontré l'indomptabilité des fétichistes banfunu. »

— J'accepte avec empressement vos services mon cher Amelot. Votre demande de ce jour est digne des plus grands éloges; j'en référerai à l'administration de Bruxelles, en mentionnant que dans la circonstance vous avez écouté votre seul dévouement à l'œuvre de notre Roi. »

Séance tenante, le jeune pionnier belge fut présenté aux notables vouénya qui l'acclamèrent avec l'enthousiasme qu'ils venaient de témoigner au nouveau commandant Wester.

Le 9 juillet, Hanssens quitta Ouana-Rousari, laissant pour avant-garde de la civilisation au cœur de l'Afrique explorée un Belge et un Suédois.

Comme en remontant le fleuve la flottille avait presque toujours côtoyé la rive droite, Hanssens donna l'ordre de longer à la descente la rive opposée.

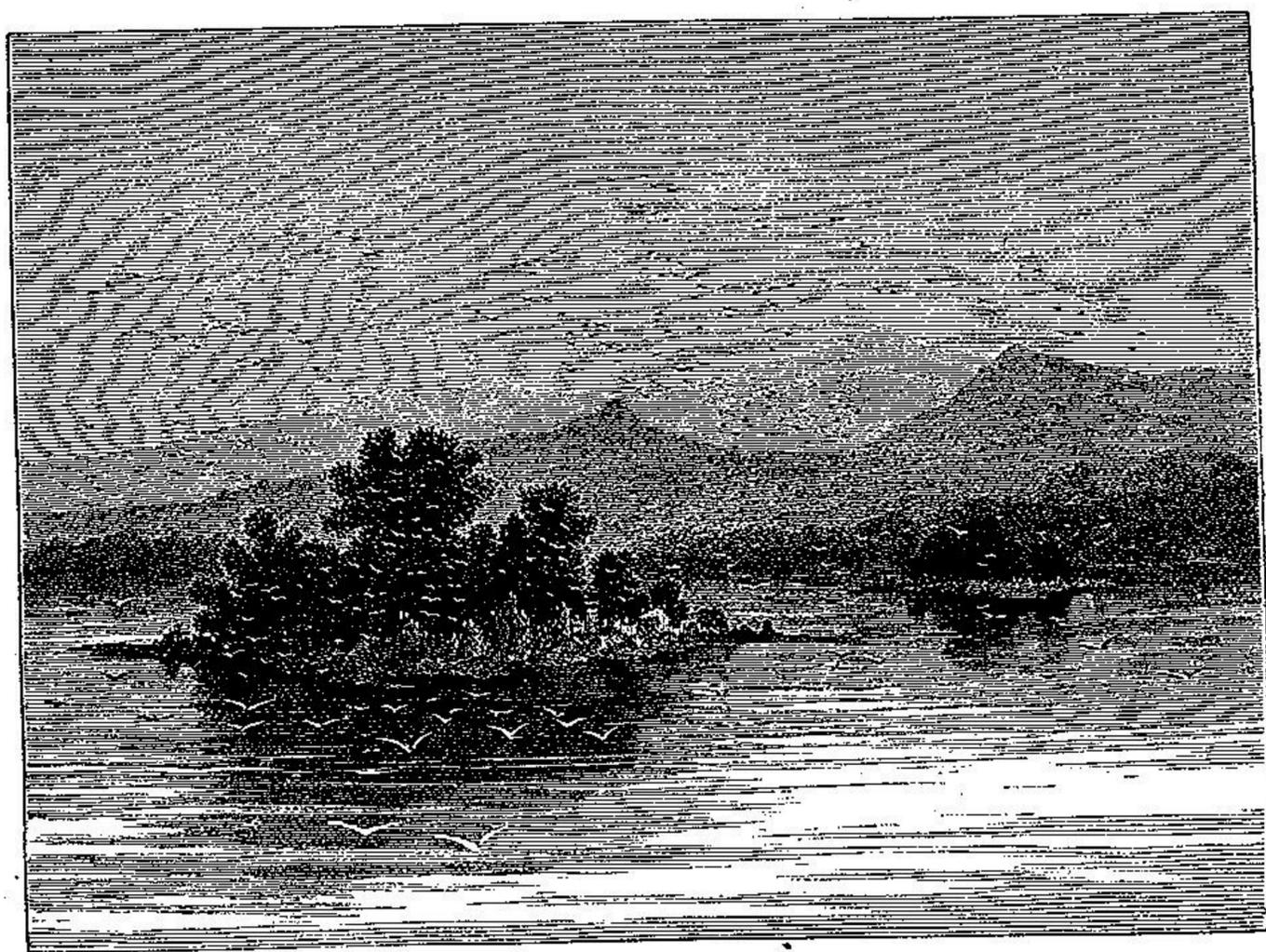
Dans la journée du 11, les bateaux jetaient l'ancre devant le confluent d'une importante rivière qui débouche à mi-chemin entre l'Oubingi (Arouhouimi) et les chutes.

Cet affluent porte le nom de Loubiranzi il vient directement du sud; s'il faut en croire les indigènes, et son cours est parfois littéralement barré par des troupes d'hippopotames.

Dans le secteur oriental de son confluent, le Loubiranzi présente un emplacement superbe, et le capitaine Hanssens, devant ce site splendide, conçut l'idée de l'acquérir pour l'Association.

Il laissa les steamers à l'ancre derrière un îlot boisé d'où s'envolaient de telles quantités d'oiseaux que le ciel en était obscurci, et longea la rive gauche avec la baleinière l'*Eclaireur* et quelques hommes de couleur.

La rive, assez basse au bord de l'eau, est couverte de bois admirables à l'ombre desquels les aborigènes, nègres waringa, ont groupé leurs huttes



UN ILOT A L'EMBOUCHURE DU LOUBIRANZI.

primitives, sortes de constructions presque souterraines, recouvertes de dômes arrondis, rappelant par leur forme les nids de fourmis blanches. Derrière les arbres on apercevait, courant parallèlement à la rive, deux chaînes de collines aux pentes dénudées, roussâtres, et dont les crêtes dentelaient de leurs cimes aigues le bleu foncé du ciel.

Après une heure de navigation accélérée, l'*Eclaireur* stoppa devant le plus important des villages riverains des Waringa, dans une baie spacieuse où les lames du Loubiranzi teignaient de noir la surface d'argent bruni des eaux paisibles du Congo.

Hanssens débarqua au milieu de la population indigène accourue sur le rivage pour contempler l'immense pirogue de fer de l'homme au visage pâle; mais avant de pouvoir exposer une demande quelconque aux chefs du district, le mundelé dut faire l'échange du sang avec eux.

Ce village comptait précisément cinq potentats waringa exerçant à divers titres les fonctions gouvernementales du district; après une cérémonie aussi désagréable que celle de la fraternisation chez les Basoko, ces cinq personnages comptèrent sur la liste déjà bien longue des frères de sang africains du capitaine Hanssens.

« Ils n'étaient vraiment pas beaux, mes nouveaux frères, écrit le voyageur. Figurez-vous des mannequins ressemblant plus à des singes qu'à des hommes, et revêtus de hideuses peintures: la poitrine, les épaules, les bras peints en blanc; les jambes et les pieds en rouge; le visage panaché de blanc et de rouge.

« Sur la tête, une coiffure en peau de singe, piquée de plumes de perroquets et autres oiseaux; dans les mains, des lances de parade, mesurant au moins deux mètres, et des boucliers d'une facture parfaite, longs rectangles tressés avec du rotang, à la fois légers et impénétrables, rendus inflexibles par une plaque carrée en bois d'ébène, sur laquelle se croisaient deux minces planchettes du même bois. »

Néanmoins, et ce n'est que justice de le reconnaître, ils étaient aimables et courtois à rendre des points aux peuplades les plus relativement civilisées des bords du Congo.

Comme Hanssens les remerciait chaleureusement de leur bon accueil, le plus âgé des décevirs lui répondit de ne pas s'en étonner outre mesure :

« Il n'est pas dans nos habitudes de fraterniser avec les étrangers, surtout avec ceux qui descendent le grand fleuve. Trop souvent des hommes méchants, porteurs comme vous d'armes de guerre qui font un bruit terrible et dont les projectiles traversent nos boucliers, sont venus du pays où le soleil se lève, pour semer sur nos terres la ruine et la désolation, brûler nos villages, dévaster nos récoltes, et emmener à la chaîne nos femmes, nos enfants, nos guerriers.

« Mais nous avons appris par les Vouénia des chutes que les mundelés sont les ennemis des brûleurs de villages noirs et des tueurs d'hommes, et qu'ils possèdent des drapeaux ayant la couleur du ciel, devant lesquels reculent épouvantées les hordes de chasseurs d'esclaves.

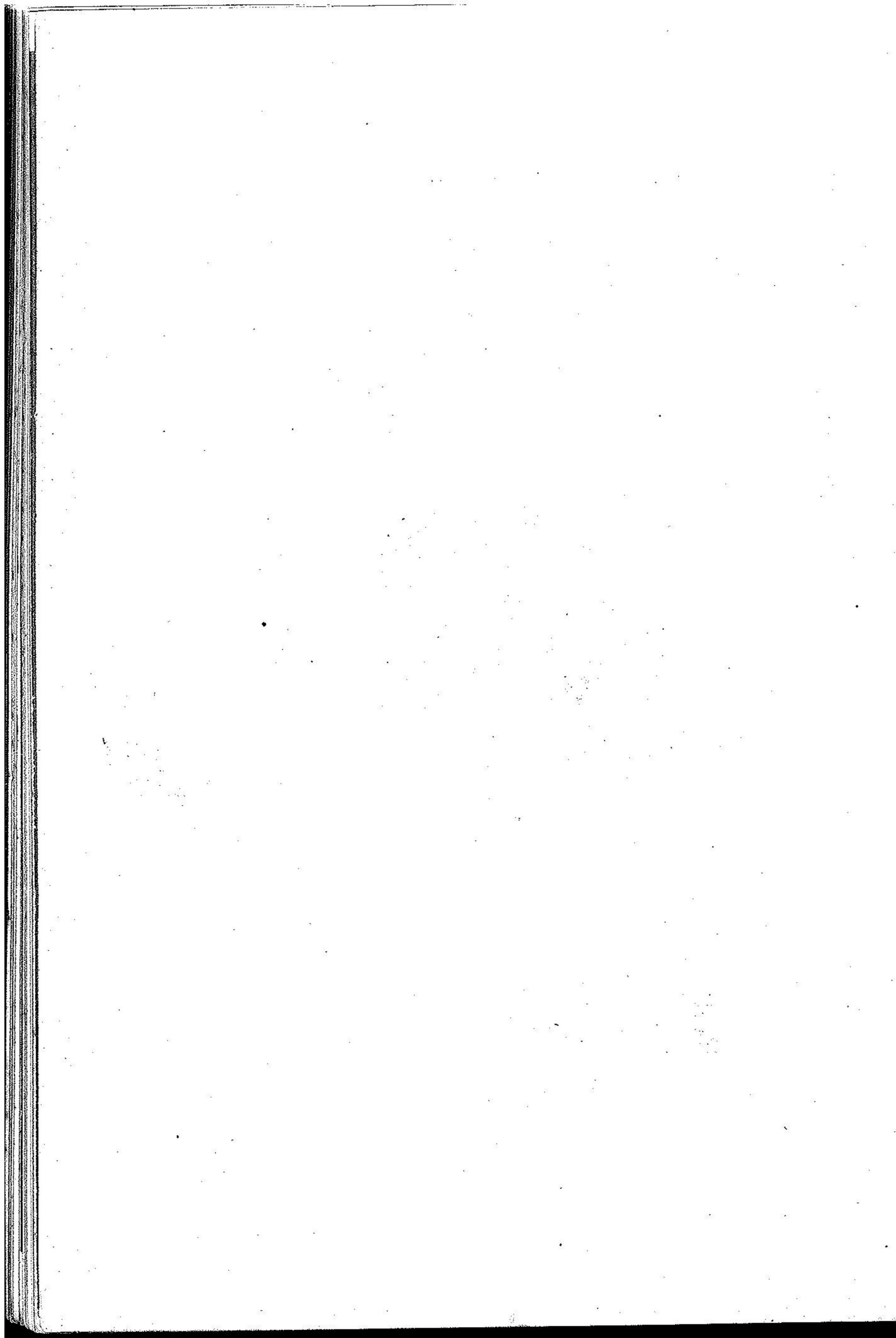
« Aussi avons-nous voulu devenir vos frères de sang pour recevoir de



P. Maes. Editeur Bruxelles.

Imp. A. Merrans. Bruxelles.

CHEF DES BAYANZI

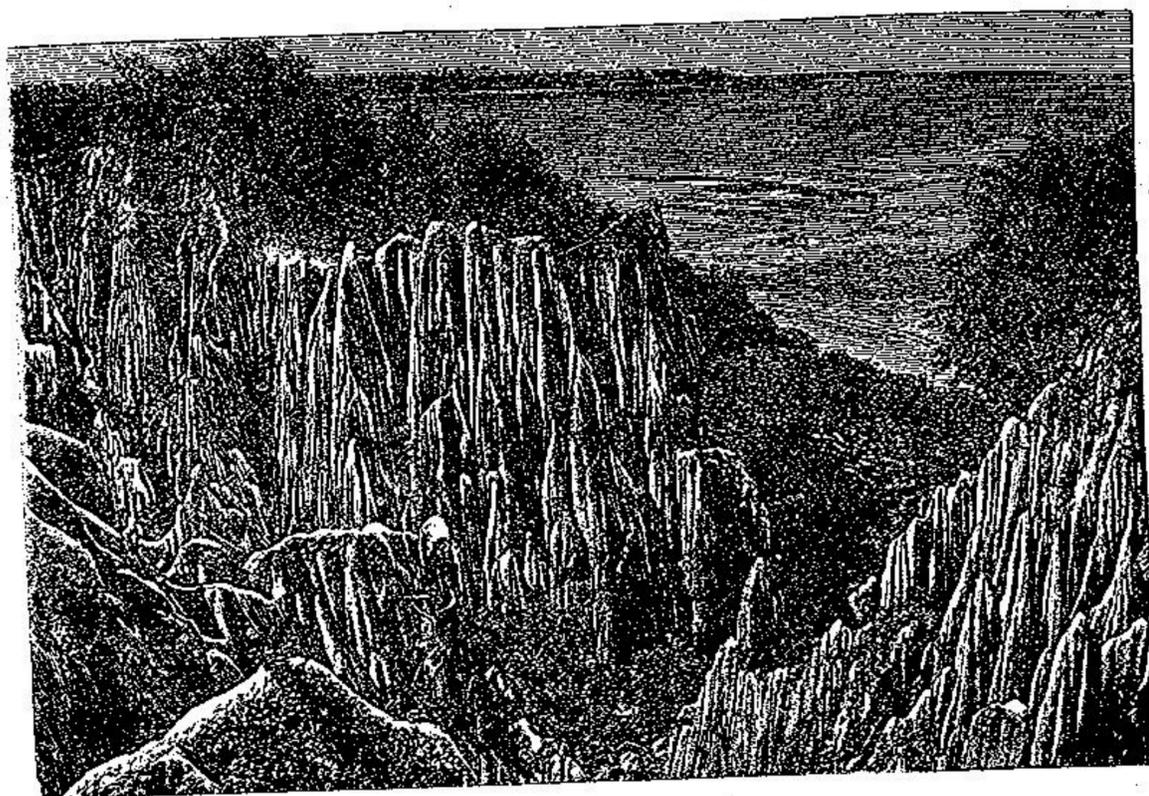


vous des fétiches protecteurs, et nous assurer votre alliance contre nos implacables ennemis du Levant. »

Devant cette réponse, il ne fut pas difficile au capitaine Hanssens de placer le district des Waringa sous le protectorat de l'Association.

Deux jours plus tard, les steamers s'arrêtaient au pied du mamelon où s'élève l'énorme monceau de pierres sous lequel repose l'infortuné Ernest Courtois, que les cannibales de la région basoko avaient respecté.

En aval de ce point, le fleuve court presque en droite ligne au nord-ouest, demi-ouest : la rive gauche, escarpée, sourcilleuse, a des pentes couvertes de forêts vierges, retraites impénétrables pour l'homme à qui



ROCHERS AU CONFLUENT DU LOUBIRANZI.

manquent l'outillage et le temps nécessaires pour pratiquer un passage dans cet inextricable lacis de feuilles et de rameaux.

Ça et là des ruisseaux artificiels, de larges fossés creusés dans la partie inférieure de la berge, annoncent la présence d'établissements de pêche ; et l'œil exercé des explorateurs découvre sous bois quelques indigènes à demi cachés dans les fourrés et suivant d'un regard curieux le passage des bateaux à vapeur.

Hanssens avait déjà remarqué, en aval de l'île Ouana-Rousari, ces excavations faites par les indigènes soit des îlots, soit des deux rives du fleuve.

Ces tranchées, formant des angles obtus avec le cours du Congo s'enfoncent dans les terres sur un parcours de cent à deux cents mètres ; à l'époque des crues, elles se remplissent d'eau et de poissons.

Les natifs en ferment alors l'embouchure avec des claies en roseaux auxquelles sont attachées des nasses tressées; ils draguent ensuite ces fossés avec d'énormes filets de fibres de bananier et de doum, et recueillent ainsi, en quelques jours, le poisson pour leur nourriture et pour l'approvisionnement des marchés de l'intérieur.

